

L'Esprit Public, un refuge éphémère pour les orphelins de l'Algérie française

Au tournant des années 1960, au moment où les événements liés à l'Algérie algérienne (discours du général De Gaulle sur l'autodétermination de 1959, semaine des barricades de 1960, putsch manqué du 22 avril 1961) confirment l'intention du chef de l'État de mettre un terme au conflit et de négocier avec le FLN la marche vers l'indépendance, certains des plus brillants représentants de la droite intellectuelle vont se retrouver à *L'Esprit public*.

Cette revue mensuelle est clairement acquise au combat pour l'Algérie française et, une fois celui-ci définitivement perdu, à la défense de ceux qui, à travers l'action de l'OAS, s'efforcent de poursuivre la lutte contre un pouvoir gaulliste plus fort que jamais au lendemain de l'indépendance algérienne. Animé par Philippe Hédy, *L'Esprit public* réunit alors des hommes tels que l'historien Raoul Girardot, le sociologue Jules Monnerot, l'écrivain Michel Déon, le romancier Jean Brune, Jacques Laurent ou Hubert Bassot mais, la guerre d'Algérie s'éloignant, la revue ne peut durablement survivre à l'échec, en décembre 1965, de la candidature de Jean Louis Tixier-Vignancour, avocat du général Salan et des accusés de l'OAS, à l'élection présidentielle. L'équipe se disperse et cette expérience éphémère peut apparaître dès lors comme un ultime chant du cygne des partisans de l'Algérie française.

Ce serait cependant une erreur de la limiter ainsi car nombre de lecteurs trouveront, dans les pages de *L'Esprit public*, des réflexions et des argumentaires tout à fait originaux qui se révéleront utiles pour penser les défis qu'il faudra relever ensuite. Les articles de Jean Mabire le provincial de l'équipe – venu de *La Presse de la Manche* – contribueront ainsi à l'éveil des jeunes générations militantes qui se trouveront bientôt confrontés à la pseudo-révolution de Mai 68. ■

Pétain-De Gaulle et une passation des pouvoirs pacifique et légale. Las ! Refus gaullien et départ forcé du Maréchal firent tomber le beau projet et Laurent, émissaire sans emploi rentra dans l'ombre. Désormais, il se tiendra éloigné de tous les pouvoirs et ne s'occupera plus que d'écrire.

Pour commencer, sombre après-guerre : quelques mois d'interne, puis quelques mois de misère noire peu à peu surmontée par d'obscur travaux d'édition. Au total plus de trois ans d'attente, avant le feu d'ar-

tifices saluateur de *Caroline chérie*. Grâce au mythique Cecil Saint-Laurent, Jacques Laurent va enfin pouvoir exister au grand jour et sous son nom. À trente ans, il n'était que temps pour ce jeune homme pressé. Le lieu de cette éclosion fut la *Table ronde* où Jacques Laurent donna de pétillantes chroniques vite remarquées. Cette curieuse revue patronnée par François Mauriac et dirigée par Roland Laudenbach (neveu de Pierre

Fresnay, vieux maréchaliste décoré de la francisque), regroupait tout ce que Paris comptait comme meilleures plumes de droite, anciens vichystois et gaullistes patentés se côtoyant sans complexe. On était alors dans les débuts de la guerre froide, les cartes s'étaient redistribuées depuis 1945 et la lutte contre les communistes et leurs alliés devenait intense. D'où des regroupements inconcevables deux ou trois ans plus tôt, fort bien accueillis dans le champ clos des idées. Jacques Laurent s'y trouva vite à l'aise. Éloigné lui-même de la politique il menait un combat purement littéraire contre les adeptes de la littérature engagée comme Sartre (ironiquement comparé à Paul Bourget dans *Paul et Jean-Paul*), Beauvoir et leurs disciples. Contre ceux-ci, il défendait au contraire un roman désengagé que les sarrtrien eurent vite fait de taxer de frivolité et d'insignifiance, ce qui malheureusement n'était pas toujours faux. D'ailleurs en face,

Pierre Boutang formulait le même reproche. Mais Laurent persévéra, après *La Table Ronde*, dans *La Parisienne*, revue fondée par lui dans ce but, et enfin dans *Arts*, dont il fit le meilleur journal littéraire des années cinquante. Après quoi, la guerre d'Algérie et le retour de De Gaulle sonnèrent la fin de ces joyeuses récréations au profit d'exercices moins innocents. Alain Cresciucci écrit justement que les événements vont remettre Laurent et ses amis « *sinon dans le sens, du moins dans le cours de l'histoire* ».

L'histoire, avec ou sans majuscule, Laurent l'aimait autant que les lettres et en fit le sujet de nombreux romans. Voyant une nouvelle page s'écrire, il décida de l'observer à chaud. Fin 1957, l'*Atroce* l'envoie en Algérie d'où il ramène un reportage, *L'Algérie quand on y est* dédié à un confrère pied-noir, Jean Brune. Deux romans suivront, *Les Passagers pour Alger* en 1960 et *Agnès d'Alger* en 1961, témoins d'une adhésion grandissante de l'auteur à l'Algérie française. Du coup l'adversaire de Sartre, le chantre de la littérature désengagée se retrouve mobilisé à son tour, sans l'avoir prévu. C'est de grand cœur qu'il accepte cette volte-face inattendue. Deux faits vont l'y pousser : le manifeste des 121 dénonçant la guerre d'Algérie et signé par Sartre, Beauvoir, Blanchot, Duras etc., auquel va répondre un « Manifeste des intellectuels français », signé de 300 noms, dont Déon, Blondin, Nimier, Girardot, Laudenbach et... Jacques Laurent ! Décidément le temps de la frivolité était



De Gaulle à Alger en 1958. Revenu au pouvoir à la faveur des événements du 13 mai, il s'engage initialement en faveur de l'Algérie française mais, dès l'automne 1959, il infléchira sa politique avant d'ouvrir ensuite des négociations avec le FLN.



Mobilisé au cours des années 50, aux côtés des « hussards » de la « droite buissonnière » contre la littérature engagée que représentaient Sartre et Beauvoir, Jacques Laurent se rallia ensuite aux tenants de l'Algérie française.

bien passé. La littérature propose, mais l'histoire dispose... L'autre fait c'est le retour au pouvoir de De Gaulle et les palinodies de sa politique algérienne inacceptable pour les militaires artisans de son retour, chez qui Laurent compte de nombreux amis.

Sa vieille hostilité envers le Général va se réveiller d'un coup pour s'exprimer dans le brûlot des desperados de l'Algérie française, *L'Esprit Public*, aux côtés de Raoul Girardot, Jules Monnerot, Jacques Perret, Jean Brune, après avoir trouvé un premier exutoire dans le bulletin *Armée-Nation*, fondé par de futurs officiers OAS comme le commandant de Gorostazu. Outre de nombreux articles, sa passion anti-gaulliste inspire au pamphlétaire deux de ses meilleurs livres : *Mauriac sous De Gaulle* et *Année 40*. Poursuivi en justice, le premier fut condamné à la suppression de vingt pages et l'auteur et l'éditeur à une forte amende. Quant à *Année 40*, appuyé sur des archives inédites fournies par Gabriel Jeantet, c'est un livre historique d'une grande importance sur l'aide fournie par l'État français aux premiers efforts de résistance antiallemande en métropole et en Afrique du nord. Façon de

couper l'herbe sous le pied à l'homme de Londres, devancé par Vichy sur son propre terrain, c'est un livre auquel Laurent tenait beaucoup et qu'il faudrait rééditer.

L'Algérie abandonnée, Laurent se tourna vers de nouveaux projets de presse, avec ses amis Girardot et Jean Renon : d'abord un nouvel hebdo, 168 (c'est le nombre d'heures contenu dans une semaine), puis une revue baptisée *Au Contraire* (tout un programme) tous deux avec une équipe rajeunie, Jean Bourdier,

Georges Laffly, Gilbert Comte, Henri Chapier, Philippe d'Hugues, etc. Quand on se rappelle l'éloquence de Laurent pour en parler, on regrette l'échec, faute de financement, de ces projets originaux et impertinents. Un exemple ? Le commentaire de Laurent alors qu'on croyait à la mort prochaine du Général : « *On voit très bien ce que l'illustre vieillard aura par caprice, vanité, enjouement morose, gaspillé, détruit, sacragé. On voit très mal ce qu'il aura édifié... La France d'après De Gaulle sera une table rase* ». Mai 68 sera l'occasion d'un dernier coup d'œil assez sarcastique à la politique, « *le spectacle de la bêtise en liberté* ». Même la révolution sexuelle est ratée, et le départ de De Gaulle aussi. Pour ce dernier, ce ne sera que partie remise, bientôt.

De 1970 à 1990, retour à la littérature avec bien plus de succès et l'Académie française en ligne de mire (élection en 1986). Entretiens, il y aura eu le Goncourt pour *Les Bêtises*, qui aux yeux de l'auteur ne compense pas l'échec réitéré des *Corps tranquilles*, pour lui son chef-d'œuvre, il y aura eu *Histoire égoïste*, fausse autobiographie très (trop ?) subjective, il y aura eu deux

PHILIPPE D'HUGUES

■ Critique et historien du cinéma, Philippe d'Hugues a longtemps exercé d'importantes responsabilités au Centre national de la cinématographie et à la cinémathèque française. Il a fait paraître de nombreux ouvrages, parmi lesquels *Chronique buissonnière des années 50* (Éd. de Fallois, 2008) et *Les Écrans de la guerre. Le cinéma français de 1940 à 1944* (Éd. de Fallois, 2005), qui a obtenu le prix Thiers de l'Académie française. En 2013, il a fait paraître *Causeries du dimanche* (éd. Auda Isarn).

grands essais ambitieux, *Roman du roman* et *Stendhal comme Stendhal*, il y aura même eu une réédition revue et corrigée d'*Hortense 14-18*, un succès confirmé. Il y aura eu aussi une succession de divorces, mariages et remariages, Claude Martine, puis Michèle Perrein, jeune romancière célèbre par un scandale de jeunesse en province, raconté dans son premier roman, *La Sensitive* (sans doute « relu » par Laurent) puis Elisabeth Nilsson, belle Suédoise épousée deux fois... Les dernières années sont tristes avec deux ou trois romans inutiles, la maladie et la mort d'Elisabeth. Laurent n'y survécut pas longtemps et le 29 décembre 2000, il mettait fin à ses jours. Peu de temps après, Claude Martine en faisait autant.

Les grands romans de Jacques Laurent ne sont pas des romans gais, et sa vie ne l'est pas non plus. Les drames de ce siècle ne sont pas étrangers à cette tonalité sombre, on veut dire ceux de la France. Mal remis de l'échec de la Révolution nationale, en quoi ce sceptique avait vraiment cru, désespéré par le triste abandon de l'Algérie, prélude à un déclin national pressenti, toute son œuvre révèle parfois à l'improviste les signes tragiques des traumatismes de l'histoire. Elle témoigne obstinément contre certaines falsifications infligées à celle dont il avait été témoin et qui voltaient son sens du vrai. Ce romancier avait aussi, et peut-être d'abord, une âme d'historien. ■

1. Alain Cresciucci, *Jacques Laurent à l'avance, itinéraire d'un enfant du siècle*, Éd. Pierre-Guillaume de Roux, 374 p., 25,50 €

L'auteur des *Corps tranquilles* et des *Bêtises* a vu dans la "révolution introuvable" de Mai 68 "le spectacle de la bêtise en liberté"